



Vertige du banal

Le peintre Youcef Korichi approfondit sa pratique avec une exigence et une ambition stimulantes. Parti d'un expressionnisme classique, il produit aujourd'hui des peintures silencieuses, virtuoses techniquement, expressives par la physicalité de la peinture même. Une grande réussite.

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS LÉVY-LASNE

CitizenK Homme: Comment êtes-vous devenu peintre?

Youcef Korichi: Ça ne vient pas forcément de ma famille, même s'il y avait une culture ambiante. Mes parents se sont connus lors de leurs études en France, ma mère est de République Dominicaine, puis on est retourné avec mon père en Algérie. Il était ingénieur. Après les événements en 88, on a dû rentrer d'urgence, c'était comme un film policier. J'étais en grande demande d'image. J'ai toujours eu du goût pour la mimésis: les images de l'encyclopédie, d'une bible illustrée, ou *Strange* de Marvel. J'ai intégré les Beaux-Arts de Paris après le lycée, une évidence.

Comment avez-vous vécu cette période de formation?

J'ai rencontré plein d'amis que je vois encore. J'ai plus souffert de l'enseignement. Il y avait une violence aiguë vis-à-vis des Beaux-Arts classiques, je ne me suis pas plié à des médiums plus contemporains comme la photo ou la vidéo. Je peignais dans ma chambre chez mes parents à Maisons-Alfort. Après les Beaux-Arts, je sentais que j'avais un rapport trop flou à l'art, alors je me suis inscrit à Paris I pour préparer l'agrégation. Je trouvais important de savoir ce qu'on présente. La peinture classique est la base. J'ai mes favoris, des nerveux: Greco, Titien avant Léonard de Vinci, ou Raphaël pour sa liberté de faire des grandes claques, les Espagnols avec bien sûr Velázquez, et puis Caravage, le XIX^e français. Il m'arrive encore de peindre avec un catalogue ouvert à l'atelier.

Vous vous êtes professionnalisé immédiatement?

Non, ça m'a pris sept ans. Je ne voulais pas vivre dans une chambre de bonne à Paris, j'avais un espace assez grand à Ivry. J'y ai rencontré mon premier galeriste, Jean-Michel Marchais, il vivait près de chez moi. Après il y a eu le Salon de Montrouge, la rencontre avec le milieu des collectionneurs. Trois expos personnelles ont eu lieu avec lui, puis je suis passé à d'autres galeries.

Comment voyez-vous l'évolution de votre travail?

J'ai commencé avec une peinture expressionniste. Ivry comporte un vrai sujet: un côté politique, social, une sorte d'injustice que j'avais envie de peindre avec de la distance. Je me suis ensuite mis à peindre de manière plus serrée, j'ai changé de taille de pinceau. J'ai amené de la perspective. Autour de 2009, je mélangeais les deux, une manière lâchée, moins empâtée, et des endroits très précis. C'est le sujet qui amène la facture. Comment dépasser l'image par la peinture? J'ai fini par m'intéresser à ce que les gens côtoient sans poser un réel regard dessus. Ce que je revendique avant tout, c'est de ne pas tomber dans la facilité. C'est travail, travail, travail.

Je pense à un tableau avec une veste en pied-de-poule ultra-précise.

Là, tu sais que tu as un mois et demi pour faire le manteau. L'histoire du personnage m'aide à tenir ces traversées du désert. On lui doit bien ça, c'était un déporté. Alors lui redonner une dignité en le rhabillant... En même temps, personne ne le sait mais j'ai tout ça à l'esprit en peignant.

Dans votre expo, il n'y a plus de personnage sur qui se projeter, c'est d'abord une expérience de peinture, comme avec le tableau "Grille".

Une main sur une grille, c'est tentant! Mais avancer vers une forme de simplicité me semble plus intéressant. L'altérité, c'est ce qui m'importe. L'image est là, on est face à la grille. Derrière la grille, c'est la question politique qui se pose: les fractures de notre société en particulier et les déséquilibres du monde en général. L'horizon est fermé, il n'y a pas d'ailleurs. Je suis parti d'une photo prise avec mon portable. Je travaille grâce à une mise aux carreaux. Ce tableau m'a pris trois mois. Plus le document est faible, plus l'invention doit être forte. Ce tableau fait 3 x 2 mètres, j'ai été obligé d'inventer beaucoup, de me référer à la mémoire des sensations. La vraisemblance m'a toujours impressionné, ça passe par le côté haptique de la peinture, je connais la sensation par la main, je sais la peindre ♦

"DE FRONT" Exposition de Youcef Korichi, du 16 mars au 14 avril 2019, Galerie Suzanne Tarasieva, 7 rue Pastourelle Paris III^e. Ouvert du mardi au samedi de 11h à 19h et sur rdv.